

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°44 – avril-mai 2013

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Franz Riepenhausen, Ludwig Tieck, 1805.

En 1831, dans la *Nouvelle Revue germanique*, Xavier Marmier publiait la traduction de la *Notice* de Tieck, parue en introduction aux *Œuvres* de Novalis, en précisant : « Cette notice est surtout nécessaire aux étrangers, car sans elle la plupart des ouvrages de cet auteur seraient une énigme pour eux. » Elle a été souvent critiquée, comme se trouvant à l'origine de la *légende* de Novalis. Elle n'en conserve pas moins tout son intérêt, ne serait-ce justement que pour cette raison. Quoi qu'on en pense, la *légende* de Novalis reste inséparable de la vie et de l'œuvre du poète romantique allemand.

Le 19 Mars, deux jours après l'anniversaire de sa naissance, sa fiancée s'endormit pour toujours dans les bras de sa sœur et de sa fidèle gouvernante, Mademoiselle Dancour, qui chérissait son élève comme une mère. Personne n'osa d'abord communiquer à Novalis cette nouvelle. Lorsqu'enfin son frère la lui eut apprise, il s'enferma dans sa chambre et pleura trois jours et trois nuits. Il se rendit ensuite chez ses parents, à Arnstadt [Bad

Tennstedt], pour être plus près du lieu qui renfermait les restes de Sophie. Son frère mourut le 14 avril suivant. Novalis écrivit à cette occasion à son frère Charles qui était absent : « Courage, mon cher, Érasme a vaincu ; les fleurons de notre guirlande se détachent ici un à un pour reflurir là-haut et plus beaux et pour l'éternité. » Comme il ne vivait plus que pour sa douleur, il s'habitua à ne regarder le monde visible et invisible que comme ne faisant qu'un seul et même empire, et il ne sépara plus la vie et la mort que par le désir ardent qu'il avait de quitter la première pour la dernière. Sa vie dorénavant ressemblait à celle d'un glorifié ; il semblait rêver continuellement, mais avec la conscience claire d'une existence dans l'autre monde. Tout son être était rempli de ces idées ; son amour, sa douleur étaient pour ainsi dire sanctifiés par cette ardeur pieuse pour la vie à venir. Il est probable que cette profonde tristesse a mis en lui le germe de sa mort, si dès sa naissance sa destinée n'a été de nous être enlevé de si bonne heure. Après s'être abandonné en Thuringe pendant plusieurs mois à sa douleur il revint plus tranquille reprendre le cours de ses occupations habituelles avec plus de zèle que jamais quoiqu'il se regardât dès-lors comme un étranger sur la terre. C'est pendant l'automne de cette année qu'il écrivit les *Fragments* que nous avons publiés et son hymne à la nuit [*sic*]. S'étant rendu au mois de Décembre à Freyberg, où se trouvait alors le célèbre Werner, son ardeur pour les sciences physiques, la géologie surtout, se ranima plus que jamais. Il doit paraître singulier à tous ceux qui ne le connaissent pas comme ses amis, qu'ayant fait à Freyberg la connaissance de Julie de Ch.[arpentier], il se fiança avec elle dès 1798. Les écrits qu'il a laissés prouvent que Sophie restait toujours le centre de ses pensées, il la vénérât désormais comme une sainte : l'amabilité et la beauté de sa nouvelle fiancée ne lui firent jamais oublier son premier amour.

A cette époque il écrivit : *Amour et religion*, la *Poussière séminale des fleurs*, plusieurs autres *Fragments* et l'*Élève de Saïs*. Au printemps de 1799 mourut la gouvernante de Sophie, mademoiselle Dancour ; cette mort fit une impression profonde sur Novalis, car il savait qu'elle était morte du regret de Sophie. Il retourna bientôt après chez son père, et fut placé dans son département comme assesseur et capitaine du cercle de Thuringe. Il fréquenta de nouveau l'université de Jéna, où il fit la connaissance de A. W. Schlegel et celle de l'ingénieur physicien Ritter, dont il suivit les leçons, et dont il admirait le rare talent à faire des expériences. Dans l'été de cette année, étant allé voir mon ami W. Schlegel, je vis Novalis pour la première fois, et nous devînmes bientôt amis intimes. Que de beaux jours nous passions ensemble à Jéna avec Schlegel, Schelling et quelques autres amis ! A mon retour de Jéna, j'allai le voir dans sa

maison, où j'appris à connaître sa famille. Il me lut son Élève de Saïs et plusieurs autres Fragments. Il m'accompagna jusqu'à Halle, où nous passâmes des heures bien agréables dans la famille de M. Reichard¹, à sa campagne de Giebichstein. C'est vers cette époque qu'il conçut la première idée de son Henri d'Ofterdingen. Il avait déjà composé plusieurs de ses poésies sacrées ; elles devaient faire partie d'un livre de cantiques, auquel il voulait ajouter des sermons. Il se livrait en outre avec ardeur aux occupations de son état ; tout ce qu'il faisait, il le faisait avec zèle ; car les choses les plus ordinaires ne lui paraissaient pas insignifiantes. Ayant fixé en 1799 mon séjour à Jéna, ainsi que Frédéric Schlegel, Novalis y vint souvent passer quelque temps avec nous. Sa sœur aînée s'étant mariée cette année, les noces furent célébrées dans une campagne voisine de Jéna. Après ces noces, notre ami se retira, pour longtemps dans une habitation solitaire en Thuringe, appelée la *Prairie dorée*, au pied de la montagne de Kyffhausen. C'est dans cette solitude qu'il composa la plus grande partie de son Henri d'Ofterdingen. Il vécut là surtout dans la société de deux hommes distingués ; l'un était le général de Thielmann, beau-frère de sa fiancée, l'autre le général de Funk. La connaissance qu'il fit avec ce dernier, lui fut utile sous plus d'un rapport : ce général avait une belle bibliothèque, et c'est dans les Chroniques qu'il possédait, que Novalis trouva la vieille tradition du poète Ofterdingen. L'excellente biographie de Frédéric de Hohenstauffen [*sic*], par Funk, que cet homme spirituel venait de publier, remplit notre jeune poète d'enthousiasme pour cet empereur, qu'il voulait représenter dans son roman comme le modèle des rois. En 1800 Novalis se rendit de nouveau à Weissenfels, d'où il m'écrivit le 23 Février : « Mon roman va bon train, quatorze feuilles à peu près sont prêtes pour l'impression. Le plan se trouve déjà complet dans ma tête. Le roman formera deux volumes, dont le premier sera achevé en trois semaines. Celui-ci contient des allusions à ce qui va suivre ; il est comme le piédestal de tout l'ouvrage, qui représente pour ainsi dire l'apothéose de la poésie. Dans le premier volume Henri d'Ofterdingen se forme comme poète, et atteint comme tel sa maturité ; dans le second, la poésie sera pour ainsi dire glorifiée en lui. Il aura beaucoup de ressemblance avec ton Sternbald², excepté la facilité ; ce défaut, j'espère, ne lui sera pas défavorable. C'est sous tous les rapports un premier essai, le premier fruit de la

¹ Compositeur célèbre et auteur de plusieurs ouvrages estimés. [Les notes sont de Xavier Marmier].

² C'est un excellent roman de Tieck, où celui-ci décrit d'une manière poétique la vie d'un jeune peintre, élève d'Albert Durer à Augsbourg.

poésie renaissante chez moi, et c'est la connaissance que j'ai faite de toi qui a eu la plus grande influence sur cette renaissance. Parmi les métaphysiciens j'étais devenu métaphysicien. Vous trouverez aussi dans ce roman des poésies de ma façon. Je me plais beaucoup dans le roman proprement dit. – Ce roman me sera utile sous beaucoup de rapports ; ma tête est toute remplie de plans de romans et de comédies. Si j'ai le plaisir de te voir bientôt, je t'apporterai comme épreuve un conte³ de mon roman. » – Au commencement du printemps il vint plusieurs fois chez nous, et nous communiqua le premier volume tel qu'il a été publié. Ayant quitté Jéna en 1800, j'allais voir mon ami dans sa maison paternelle à Weissenfels. Je le trouvai bien portant et de bonne humeur ; sa mine ne me parut pas avoir changé, quoique les siens fussent un peu inquiets, croyant s'apercevoir qu'il devenait de jour en jour plus pâle et plus maigre. Sa diète était encore plus sévère qu'autrefois ; il ne buvait que peu ou point de vin. Il ne mangeait presque pas de viande, et ne vivait que de laitage et de légumes. Quoique nous nous promenassions tous les jours, soit à pied, soit à cheval, je ne pus m'apercevoir qu'il eût la poitrine faible ou que sa respiration devînt plus courte en montant une colline, ou après avoir fait une marche fatigante. Je combattis donc sa manière de se nourrir, taxant d'erreur et de pusillanimité son abstinence du vin et de toute nourriture fortifiante. Il était enthousiasmé des plans de son bonheur futur : son habitation était déjà prête, car il comptait se marier au mois d'Août prochain. Il s'entretenait volontiers avec moi de la dernière main qu'il était sur le point de mettre à son Henri d'Ofterdingen et à plusieurs de ses autres ouvrages. L'amour et une activité littéraire peu commune paraissaient comme doubler son existence. Quand je pris congé de lui, il m'était absolument impossible de prévoir que je ne le reverrais plus. Au mois d'Août, étant sur le point de partir pour Freyberg, où il comptait célébrer ses noces, il commença à cracher du sang. Ses médecins déclaraient que ce n'était qu'une hémoptysie hémorrhoidale [*sic*], maladie qui n'est pas dangereuse. Cependant ce crachement de sang l'affaiblit beaucoup car il se renouvelait périodiquement. Ses noces furent donc différées, et il fit au commencement d'Octobre un voyage à Dresde avec son frère et ses parents. Ses parents l'ayant quitté pour voir une de ses sœurs, mariée dans la Haute-Lusace, son frère resta avec lui à Dresde. Il devenait plus faible à vue d'œil, et ayant appris au commencement du mois de Novembre qu'un de ses frères, âgé de quatorze ans, s'était noyé par imprudence, cette nouvelle et la frayeur qu'il en eut, lui causèrent une violente hémoptysie. C'est alors que ses

³ *Mährchen*.

médecins déclarèrent son mal au-dessus des ressources de l'art. Sa fiancée vint le voir à Dresde. A mesure qu'il se sentait plus faible, son désir d'habiter un climat plus méridional devenait plus vif ; il avait formé le plan d'aller habiter quelque temps Clagenfurt en Carinthie, où un de ses amis s'était établi. Mais ses médecins l'en dissuadèrent, craignant qu'il ne fût trop faible pour pouvoir supporter les fatigues d'un tel voyage. C'est ainsi que se passa cet hiver : au mois de Janvier 1801 il se rendit de nouveau à Weissenfels pour être près de ses parents. C'est en vain qu'on consulta les médecins les plus habiles de Jéna et de Leipzig, sa maladie fit tous les jours plus de progrès. Cependant il était assez heureux pour ne point éprouver des douleurs. Il vaqua encore aux fonctions de son état, écrivit beaucoup dans ses cahiers, et fit des vers ; le second sonnet du Mélange de ses poésies est de cette époque. Il lisait assidûment la Bible et plusieurs écrits de Zinzendorf et de Lavater. Plus il approchait de sa fin, moins il avait de doutes sur sa prochaine guérison ; car la toux avait diminué et à la lassitude près, il n'avait aucun autre sentiment de maladie. Avec l'espoir et le désir de la vie, ses talents semblaient prendre un nouvel essor ; il s'occupait avec ardeur des projets qu'il avait formés, et il se proposait entre autres de refaire entièrement son Henri d'Ofterdingen. Peu de jours avant sa mort, il disait : « Maintenant je sais ce que c'est que la poésie ; des idées poétiques toutes nouvelles se sont élevées en foule dans mon âme, et tout autres que celles que j'ai déposées dans mes écrits jusqu'à présent. » Depuis le 19 Mars, anniversaire de la mort de Sophie, ses forces diminuèrent sensiblement ; beaucoup de ses amis vinrent encore le voir, mais la visite qui lui causa le plus de joie, fut celle de Frédéric Schlegel, son plus ancien ami, qui habitait alors Jéna. Ils s'entretenirent beaucoup de leurs travaux respectifs Il était alerte pendant le jour, et ses nuits étaient tranquilles. Le 25 Mars il demanda à son frère plusieurs livres pour y chercher quelque chose, ordonna son déjeuner et parla avec vivacité jusqu'à huit heures du matin. Vers neuf heures il pria son frère de jouer quelques pièces de clavecin, et s'endormit pendant ce jeu. Frédéric Schlegel, étant entré bientôt après dans la chambre, le trouva dormant tranquillement. Ce sommeil dura jusqu'à midi, où il expira sans faire le moindre mouvement. Sa physionomie était aussi douce et aussi enjouée après sa mort, qu'elle avait été dans sa vie. C'est ainsi que mourut notre ami avant qu'il eût atteint sa vingt-neuvième année. Il avait de vastes connaissances, et son génie poétique était aussi grand que sa personne était aimable.

[à suivre]

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

LE CONTE DE JACINTHE

ET DE FEUILLE-DE-ROSE⁴

Il y a longtemps vivait, bien loin du côté du couchant, un tout jeune homme. Il était très bon, mais singulier au delà de toute mesure. Il se tourmentait sans cesse à propos de tout et de rien, allait toujours silencieux, s'asseyait à l'écart quand les autres s'amusaient joyeusement et méditait des choses bizarres. Les grottes et les forêts étaient son lieu de séjour préféré. Il y parlait sans cesse avec les bêtes et les oiseaux, les arbres et les roches, et naturellement il ne disait pas un mot raisonnable, rien que des choses folles, à en mourir de rire. Cependant il restait toujours maussade et sérieux, quoique l'écureuil, le singe, le perroquet et le bouvreuil se donnassent toutes les peines du monde pour le divertir et le conduire sur le droit chemin. La mère l'Oye disait des contes, dans l'intervalle le ruisseau clapotait une ballade, une grosse pierre faisait des bonds ridicules, la rose se glissait amicalement derrière lui, se blottissant dans ses boucles de cheveux, et le lierre, plein de compassion, lui caressait son front soucieux. Pourtant il gardait opiniâtrement son air grave et sa mauvaise humeur.

⁴ La clef de *Jacinte et Feuille-de-Rose* se retrouve dans ce distique publié longtemps après la mort de Novalis, dans le troisième volume de ses œuvres complètes (1846) :

Quelqu'un réussit, il souleva le voile de la déesse de Saïs.
Mais que vit-il ? – Il vit – merveille des merveilles ! – lui-même.

Ce conte fait partie du deuxième chapitre des *Disciples de Saïs* (1799, *Œuvres*, vol. II) dont il forme le point culminant. Il en est la lumineuse expression, l'îlot fleuri où déferle le flot des symboles inachevés, des pensées obscures et chaotiques. Il est encore la quintessence poétique des idées qui dominaient alors le poète – chercher en soi-même, guidé par Instinct, en dehors de toute science, les lois profondes de la Nature – de même qu'en les *Hymnes à la Nuit* (1797) s'était reflété son état d'âme antérieur. La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. Cependant avec ses puérités et ses gaucheries enfantines, ce conte porte bien ce caractère fragmentaire et inachevé que garde tout ce que nous a laissé Novalis.

On pourra comparer aussi, pour plus de compréhension, la ballade de Schiller : *la Statue voilée de Saïs*. [Cf. le Supplément de la *Lettre Novalis* n°44].

Ses parents étaient fort attristés et ne savaient que faire. L'enfant était bien portant et mangeait bien, et jamais on ne l'avait offensé. Il y a quelques années encore, il avait été gai et joyeux comme personne, le premier à tous les amusements, bien vu de toutes les fillettes. Il était beau comme le jour, semblable à une image, et dansait comme un trésor. Parmi les jeunes filles, il y avait une délicieuse enfant, au teint de cire, aux cheveux semblables à de la soie d'or, aux lèvres rouges comme des cerises. Elle était faite ainsi qu'une poupée, avec ses yeux noirs comme des ailes de corbeaux. Quiconque la voyait aurait voulu mourir, tant elle était belle.

En ce temps-là, Feuille-de-Rose, elle s'appelait ainsi, aimait de tout cœur Jacinthe, tel était le nom du jeune homme, et Jacinthe l'adorait à la folie. Les autres enfants ne se doutaient de rien, une violette le leur avait dit pour la première fois. Les petits chats de la maison, eux, l'avaient bien remarqué, car les parents de Jacinthe et de Feuille-de-Rose habitaient tout près les uns des autres. Quand, la nuit, les deux enfants étaient chacun à sa fenêtre et que les petits chats faisaient la chasse aux souris, ils les voyaient tous deux et riaient et chuchotaient si haut que Jacinthe et Feuille-de-Rose l'entendaient et se fâchaient. La violette l'avait dit en secret à la fraise, la fraise le raconta à la mère sauvage, son amie. Celle-ci ne discontinuait pas de faire marcher sa langue épineuse quand Jacinthe s'approchait. Ainsi l'amour des enfants fut bientôt connu par tout le jardin et par la forêt, et quand Jacinthe sortait, on lui criait de tous les côtés : « Feuille-de-Rose est mon trésor. » Jacinthe se fâchait, et pourtant il était forcé de rire du fond du cœur quand le lézard se glissait de son trou, s'asseyait sur la pierre chaude, remuait la queue et chantait :

« Feuille-de-Rose, la chère enfant,
S'est aveuglée soudainement,
Prenant sa mère pour Jacinthe
L'enlace en une douce étreinte.
Cependant, elle voit son erreur,
Sans en marquer nulle frayeur,
Feuille-de-Rose, sans se lasser,
Ne cesse pas de l'embrasser. »

C'en fut, hélas ! bientôt fait de toute cette félicité. Il vint un homme d'un pays étranger qui avait voyagé remarquablement loin ; il portait une longue barbe, un singulier habit avec beaucoup de plis, tissé d'étranges figures ; ses yeux étaient profonds et ses sourcils terribles. Il s'assit devant la maison des parents de Jacinthe. L'enfant

était très curieux ; il chercha du pain et du vin et s'accouda auprès de lui. L'étranger écarta sa barbe blanche et se mit à raconter jusqu'au matin. Jacinthe ne s'éloigna pas et ne fut point fatigué de l'écouter. Autant qu'on put en apprendre plus tard, le vieillard parla beaucoup de pays étrangers, de contrées inconnues, de choses étonnamment merveilleuses. Il resta trois jours et descendit avec Jacinthe dans des mines profondes. Feuille-de-Rose avait beaucoup maudit le vieux magicien, car Jacinthe avait été entièrement accaparé par ses conversations et ne s'était occupé de rien, à peine s'il avait pris quelque nourriture. Enfin, l'inconnu était parti, mais il avait laissé à Jacinthe un petit livre que personne ne comprenait. L'enfant lui avait encore donné du fruit, du pain et du vin pour la route et l'avait accompagné bien loin : puis il redevint mélancolique et commença une toute nouvelle existence. Feuille-de-Rose se lamenta pitoyablement à cause de lui, car depuis ce temps il ne se soucia presque plus d'elle et resta toujours dans l'isolement.

Il arriva qu'un jour il revint à la maison comme régénéré ; il sauta au cou de ses parents en pleurant.

« – Il faut que je m'en aille en des pays lointains, dit-il ; l'étrange vieille femme de la forêt m'a conté comment je pourrais guérir. Elle a jeté au feu le livre et m'a poussé à revenir chez vous pour vous demander votre bénédiction. Peut-être reviendrai-je bientôt, peut-être jamais. Embrassez Feuille-de-Rose ; j'aurais bien aimé lui parler, mais je ne sais pas ce que j'ai, il faut que je parte. Quand je veux songer aux temps anciens, des pensées plus fortes me viennent. Mon repos est parti, avec lui mon cœur et mon amour ; il faut que j'aille les retrouver. J'aimerais bien vous dire où je vais, mais moi-même je ne le sais point. Je vais où demeure la *Mère des Choses*, la vierge voilée. Toute l'ardeur de mon âme se porte vers elle. Adieu. »

Il s'arracha et partit. Ses parents se lamentèrent et versèrent beaucoup de larmes. Feuille-de-Rose resta dans sa chambrette et pleura amèrement. Jacinthe se mit à marcher de toutes ses forces par les vallées et les plaines, les montagnes et les fleuves, allant toujours vers le pays mystérieux. Chez les hommes et les bêtes, les rochers et les arbres, partout il s'enquérissait de la sainte déesse (Isis)⁵. Beaucoup riaient, plusieurs demeuraient silencieux, personne n'était au fait. Devant lui des pays arides et sauvages se déroulaient interminables. Le brouillard et les nuages lui interceptaient le chemin. Toujours il allait en avant. Puis ce furent d'immenses déserts de sables, de brûlantes poussières. Tout en marchant, son

⁵ La parenthèse est probablement de Tieck ou de Schlegel, qui éditèrent les œuvres de Novalis.

esprit changeait et le temps commençait à lui paraître long. Le calme et la douceur succédaient à l'inquiétude de son âme, et l'énorme bouillonnement intérieur se transformait peu à peu en une tranquille et forte volonté dissolvant tout son être. Il lui semblait avoir derrière lui de longues années.

Maintenant, la contrée devenait plus riche et plus variée, l'air plus pur et plus bleu, la route plus unie. De verts buissons l'attiraient avec leurs ombres charmantes, mais il ne comprenait pas leur langue. Ils ne semblaient pas parler, et cependant ils remplissaient le cœur de Jacinthe de vertes couleurs et d'essences fraîches et calmes. Toujours davantage grandissait en lui la douceur de ce désir infini. Les feuilles devenaient plus larges et plus succulentes, les oiseaux et les bêtes plus bruyants et plus gais, les fruits plus embaumés, le ciel plus sombre, l'air plus chaud, et plus ardent son amour. A mesure que le temps passait, il se sentait plus près du but. Un jour, il rencontra une source cristalline et une multitude de fleurs. Elles descendaient le long d'une vallée entre d'énormes colonnes noires. En arrivant auprès de l'enfant, elles le saluèrent amicalement avec des mots familiers.

« Chères amies, leur dit-il, où trouverai-je la demeure sanctifiée de la déesse Isis ? Elle doit être par là et vous connaissez peut-être mieux la contrée que moi.

« – Nous ne faisons aussi que passer ici, répondirent les fleurs ; des esprits sont en voyage et nous leur préparons la route et les quartiers. Mais il y a peu de temps, dans le pays que nous traversons, nous entendîmes le nom de la déesse. Monte seulement dans la direction d'où nous venons, et tu en apprendras davantage. »

Les fleurs et la source, en parlant ainsi, se mirent à sourire et lui versèrent de l'eau fraîche en s'en allant. Jacinthe suivit leur conseil ; il questionna partout et parvint enfin à cette demeure si longtemps cherchée. Elle était cachée sous des palmiers et d'autres plantes précieuses. Le cœur de l'enfant battit d'un désir infini, et la plus douce angoisse le pénétra en ce séjour des éternelles saisons. Il s'endormit, bercé de parfums célestes, puisque seul le rêve pouvait le conduire dans le lieu très saint. Le songe le guida merveilleusement sur d'attrayantes harmonies et d'alternants accords, à travers une infinité de salles pleines de choses bizarres. Tout lui semblait si connu et cependant enveloppé d'inouïes splendeurs. Alors disparut, comme emportée par la brise, la dernière attache terrestre, et il se trouva devant la divine déesse. Il souleva le léger voile étincelant, et Feuille-de-Rose tomba dans ses bras... Une lointaine musique entourait le secret de l'amoureux

revoir, les épanchements d'infini désir, écartant de ce lieu enchanté toute préoccupation étrangère.

Jacinthe vécut encore de longues années avec Feuille-deRose, entourés de leurs heureux parents et de leurs compagnons de jeux. D'innombrables petits enfants remerciaient la vieille femme mystérieuse de son conseil et de son feu destructeur, car en ce temps-là les hommes avaient autant d'enfants qu'ils en voulaient avoir.

NOVALIS.

Traduit par HENRI ALBERT.

LES SOURCES DE LA PENSÉE DE NOVALIS

IV

Les dernières années du XVIII^e siècle sont une époque critique singulièrement intéressante dans l'histoire des sciences. Les découvertes merveilleuses des Lavoisier, Scheele, Priestley, Galvani, Volta sont le signal d'une véritable révolution des idées régnantes, non pas seulement en chimie, mais dans l'ensemble des sciences physiques et naturelles. « La constitution de la matière, écrit Berthelot, a été établie sur des conceptions nouvelles : la vieille doctrine des quatre éléments, qui régnait depuis le temps des philosophes grecs, est tombée. La composition de deux d'entre eux, l'air et l'eau, regardés comme simples, a été démontrée par l'analyse. La terre, élément unique et confus, a été remplacée par la multitude empirique de nos corps simples, définis avec précision. Le feu lui-même a changé de caractère : il a cessé d'être envisagé comme une substance particulière. Enfin, les savants, et les philosophes à leur suite, ont reconnu entre les matières qui servent de support au feu une distinction capitale et qui s'est étendue aussitôt à la nature entière, celle des corps pondérables, soumis à l'emploi de la balance, et celle des fluides impondérables, qui y échappent. – La confusion qui avait régné jusque-là entre ces divers ordres de matières et de phénomènes ayant cessé, une lumière soudaine s'est répandue sur toutes les branches de la philosophie naturelle et les notions mêmes de la métaphysique abstraite en ont été changées. Dans un ordre plus spécial, la composition élémentaire des êtres vivants, auparavant ignorée, a été révélée, ainsi que leurs relations véritables avec l'atmosphère qui les entoure ; les conséquences les plus graves

pour la physiologie, pour la médecine, pour l'hygiène aussi bien que pour l'industrie, ont découlé de ces nouvelles prémisses. »⁶

Le foyer principal du mouvement était la France et l'Angleterre. Mais l'Allemagne, elle aussi, fut rapidement gagnée, et les travaux de Richter, de Reil, d'Alexandre de Humboldt, de Ritter⁷, de Werner, etc., montrent l'intérêt profond et actif que la génération romantique prenait à la révolution scientifique qui était en train de développer ses conséquences.

Le progrès s'accomplit, semble-t-il, simultanément dans deux directions : dans le sens de l'expérimentation d'une part, dans le sens de la construction théorique de l'autre.

Il est clair, d'abord, que l'étude directe des faits et de la réalité concrète tend, vers ce moment, à se substituer aux spéculations rationnelles et abstraites en honneur à l'époque précédente. On sait que l'un des mérites essentiels de Lavoisier a été d'introduire dans les recherches chimiques une méthode expérimentale absolument rigoureuse, d'exiger toujours la détermination précise du poids des substances sur lesquelles portent les expériences, de montrer dans la balance l'auxiliaire indispensable et constant du chimiste. Or, ces mêmes tendances se retrouvent chez les savants allemands. Le principal titre de gloire du géologue Werner, c'est d'avoir réagi contre les tendances spéculatives qui régnaient jusqu'alors en histoire naturelle et dont Buffon apparaît comme le représentant typique, d'avoir donné à cette science une base strictement expérimentale, d'avoir exactement délimité son objet. Collectionneur passionné, il possédait la perception subtile des formes, des nuances, des analogies ; et dans les collections merveilleuses qu'il avait réunies à Freiberg, il s'était attaché à grouper méthodiquement des séries de spécimens du même minéral, de manière à ce que le visiteur pût embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des variations qu'il présentait et juger de la place qu'il occupait dans le monde des espèces géologiques. Le grand physicien romantique Ritter est de même loué aujourd'hui par ses apologistes pour son exceptionnelle virtuosité dans l'observation scientifique, pour son inlassable patience à répéter et varier les expériences, pour l'exacte objectivité avec laquelle il décrit ce qu'il a vu.

Mais, en même temps que s'affine le sens de l'observation et que se perfectionne la technique de l'expérimentation, on voit aussi croître chez les chercheurs la conscience de la haute portée

⁶ Berthelot, *La Révolution chimique. Lavoisier*, Paris, 1890. Cité par Spénlé, *Novalis*, p. 198 s.

⁷ [Sur Ritter, cf. le numéro 26 (mars-avril 2010), de la *Lettre Novalis*.]

philosophique des questions qui se débattent dans leurs laboratoires ou leurs cliniques. Le grand problème qui passionne à ce moment le monde savant est la recherche d'une interprétation une et cohérente de l'ensemble des phénomènes naturels.

Pour les sciences inorganiques, on entrevoit déjà le moment où le but sera atteint. L'explication mécaniste, fortifiée et complétée par les découvertes les plus récentes, est acceptée d'une manière générale et paraît sur presque tous les points donner entière satisfaction à l'esprit. Les éléments constitutifs du monde physique sont conçus, dans cette hypothèse, comme des molécules infiniment petites ou atomes, identiques les uns aux autres, sans qualification spécifique, et qui, par leurs mouvements ou leur équilibre, constituent l'univers. À leur tour, le mouvement et l'équilibre sont expliqués en dernier ressort comme des effets d'une force absolue capable d'agir à distance. L'interprétation mécaniste semble pour l'instant fournir une explication plausible de presque tous les phénomènes du monde physique. Seul, un petit groupe de faits imparfaitement connus encore et qui excitent la curiosité passionnée des chercheurs : le magnétisme, l'électricité, le galvanisme, semble provisoirement encore assez malaisé à rattacher à la conception atomistique. Et l'on commence à se demander çà et là s'il ne conviendrait pas d'opposer à l'hypothèse « mécaniste » et atomistique une hypothèse « organique » et dynamiste ; si, après avoir essayé d'imaginer l'univers comme un prodigieux mécanisme, il ne faudrait pas tenter de l'interpréter comme un immense organisme.

Entre le domaine des sciences inorganiques et des sciences organiques il semble, pour l'instant, exister une séparation à peu près complète. Tandis que, dans les unes, l'interprétation mécaniste tend à prévaloir, il n'en est pas de même dans les autres. La conception que l'on se fait à ce moment de l'organisme vivant n'est pas, en général, conforme à l'hypothèse atomistique. On tient un organisme pour autre chose qu'un simple agrégat d'atomes originellement pareils et isolés les uns des autres. Les éléments primitifs dont il se compose sont regardés comme doués de caractères spécifiques et distinctifs, d'énergies immanentes dont l'action continue et coordonnée explique les modifications et les mouvements de l'organisme. Cette tendance se marque particulièrement, en médecine par exemple, dans le développement que prend, en France d'abord, puis aussi en Allemagne, la théorie vitaliste qui statue l'existence, au sein de l'organisme humain, d'un principe spécifique, d'un *nisus formativus* qui règle le fonctionnement des forces mécaniques dans le corps et détermine l'évolution entière de l'organisme, depuis le moment de la conception jusqu'au

moment de la dissolution. Et c'est sur l'hypothèse vitaliste que se fondent d'une part la doctrine de l'homéopathie, d'autre part la théorie de Mesmer sur le magnétisme animal. D'une manière générale, dans les sciences naturelles comme d'ailleurs aussi dans les sciences historiques, la notion d'organisme est, de façon toujours plus consciente, opposée à la notion du mécanisme. L'organique et l'inorganique demeurent donc pour la science du temps deux domaines nettement distincts, régis par des principes opposés. Mais le besoin d'une interprétation unitaire du monde ne s'en affirme pas moins avec une grande intensité chez un grand nombre de chercheurs. Au nom du principe d'unité, des voix s'élèvent de toute part pour protester contre l'idée d'une différence fondamentale et irréductible entre la nature vivante et la nature inanimée. Et, de toute part aussi, on cherche à mettre fin à un dualisme contre lequel proteste la raison, à établir une liaison entre les deux domaines, qui jusqu'alors paraissaient séparés par une barrière infranchissable.

Cet effort spéculatif vers une explication unitaire de la nature est plus particulièrement intense en Allemagne. Les grandes découvertes scientifiques passionnent le public du temps, non pas seulement parce qu'elles augmentent le trésor de nos connaissances positives, mais aussi et peut-être surtout parce qu'elles fournissent des matériaux précieux en vue d'une interprétation d'ensemble systématique de l'univers. Chez les savants allemands, l'intérêt pour la science positive s'allie constamment à l'intérêt pour la spéculation et la théorie. L'expérimentateur se double volontiers, chez eux, d'un philosophe ou d'un théosophe.

C'est ainsi que Werner est, en même temps qu'un géologue de réputation européenne, un mystique qui porte aux pierres qu'il collectionne une affection candide, s'efforce de mettre ses théories d'accord avec le récit biblique de la Genèse et rassemble des matériaux en vue d'un Dictionnaire universel des étymologies parce qu'il pressent des secrètes analogies entre la science grammaticale du Verbe, « cette minéralogie du langage », et la structure de la nature. – De même Ritter, l'infatigable expérimentateur, s'enthousiasme pour une conception unitaire de l'univers, rêve d'une âme du monde dont il croit découvrir les manifestations dans les phénomènes du galvanisme, développe l'idée d'une biologie cosmique qui donnerait une interprétation « organique » du monde, évoque en termes lyriques l'image de l'*Animal-Univers* dont les corps célestes et les règnes de la nature constitueraient les organes, parle en un langage sibyllin d'une physique supérieure dont la révélation se fait, non par la « tête », mais par le « cœur », et groupe autour de lui une petite secte théosophique où l'on expérimente le magnétisme animal, la télépathie, la communication de la pensée,

etc. On ne s'étonnera pas si, dans ces conditions, la spéculation tend peu à peu en Allemagne à prendre le pas sur l'empirisme. Chez un esprit sain et harmonieux comme celui de Goethe, l'équilibre entre la spéculation et l'empirisme, entre l'expérimentation rigoureuse et l'intuition géniale, entre le sens de la réalité et le goût de vastes généralisations philosophiques, est à peu près parfait. Il tend à se rompre chez les « philosophes de la nature » qui viennent après lui et chez qui les problèmes de pure spéculation, l'esprit de système ou la rêverie mystique l'emportent de plus en plus sur l'observation directe de la simple réalité et sur les expériences minutieuses du laboratoire.

Hardenberg a exactement connu et suivi de près le mouvement scientifique. Et l'on peut affirmer sans hésitation aucune que, de par ses études et sa formation intellectuelle, il est bien plutôt un homme de science et un naturaliste qu'un philosophe.

[à suivre]

NOVALIS

DEVANT LA CRITIQUE

« Novalis devant la critique » est un opuscule d'Émile Spenlé, publié à Paris, en 1903. Il constitue la thèse complémentaire de son *Essai sur l'idéalisme allemand*. Il fait le point sur les cent premières années de la réception du poète romantique allemand en Allemagne et en France (1802-1903).

Ce que les écrivains de la « Jeune Allemagne » voulaient, c'était moins une révolution politique (la plus grande confusion régnait à cet égard encore dans leur pensée) qu'une révolution morale, à la fois religieuse et artistique. « Monarchie ou république, institutions démocratiques ou aristocratiques sont choses indifférentes – écrivait Heine à Laube – tant que la lutte au sujet des principes vitaux, au sujet de l'Idée même de la vie, n'est pas encore décidée... Nous voulons une religion saine, pour que les mœurs redeviennent saines... ». Et, c'est d'avoir altéré cette santé morale de l'humanité qu'ils accusaient le romantisme et d'une manière générale, tout le christianisme moderne. Ces griefs se trouvaient développés tout au long dans une

étude de Heine sur l'École romantique allemande, parue d'abord en français, sous formes d'articles dans l'« *Europe littéraire* », en 1833, et ajoutée ensuite comme seconde partie à une étude plus complète « *sur l'Allemagne* », sur sa vie religieuse, philosophique et littéraire. Dans la grande opposition que Heine établit là entre l'art classique et l'art romantique chrétien on reconnaît sans peine les définitions de Hegel, mais exprimées dans un style de feuilleton, qui vise à l'effet plus qu'à la précision et qui recherche les contrastes à tout prix. Les pages, très amusantes à lire du reste, qu'il consacre à Novalis n'ont pas beaucoup enrichi la critique littéraire. La documentation de l'auteur est en effet des plus fantaisistes. Les quelques renseignements biographiques qu'il fournit sont faux (« Il aima une jeune dame qui mourut de la phtisie »). Des œuvres du poète il cite tout juste la première page de Henri d'Ofterdingen. Il ne semble pas du reste avoir lu l'ouvrage complet (il appelle en effet l'héroïne du roman « Sophia »). Quant au portrait de Novalis il est certainement inspiré de Hegel. Celui-ci avait déjà cru découvrir chez le jeune poète les symptômes d'une « consommation de l'esprit » – par où il entendait, comme on a vu, une maladie toute philosophique. Heine reprend cette interprétation pathologique, mais en lui prêtant un sens plus réaliste, plus physiologique. On connaît la petite nouvelle qu'il raconte à ce propos, – l'histoire de la jeune fille anémique, au teint diaphane et aux yeux langoureux, la sœur d'une receveuse des postes des environs de Göttingen, – qui, à force de lire Novalis finit par contracter la maladie du poète et s'éteint doucement, en même temps que l'automne se dépouille de ses dernières feuilles. La phtisie, – ainsi s'appelle la muse de Novalis. Heine rapproche, à cet égard, le jeune poète de Hoffmann. « La grande ressemblance entre les deux auteurs consiste en ce que leur poésie était à vrai dire une maladie. A cet égard on a remarqué que l'appréciation de leurs œuvres est moins l'affaire du critique que du médecin. Le teint rosé dans les poésies de Novalis n'est pas la couleur de la santé, mais de la phtisie... »

Le jugement de Heine à son tour a inspiré de nombreuses variantes. C'est la « légende » romantique qui renaît, mais cette fois-ci transcrite dans le langage de la pathologie. « Novalis – lisons-nous chez un autre écrivain de la Jeune Allemagne, Laube, – est l'incarnation juvénile de l'idéal romantique avec tout ce qu'il recèle de poétique et de maladif. Il était lui-même malade, mortellement malade, depuis sa première jeunesse, intérieurement consumé et comme transfiguré par les pâleurs fiévreuses de la nostalgie. Les germes d'une mort précoce et la constitution diaphane étaient héréditaires dans la famille et prédisposèrent ses organes au vol séraphique, embrasant tout son être d'une ardeur immatérielle... Il

était pareil à l'oiseau du paradis, dont il est dit qu'il ne se pose jamais, mais qu'il plane, éternellement suspendu dans les hauteurs. » [*Laube*, 1819].

Dans l'« Histoire de la littérature contemporaine » de Mundt [1853] on peut voir s'opérer déjà un rapprochement entre les représentants de la Jeune Allemagne et le premier romantisme, rapprochement déterminé en partie par l'échec des idées libérales en 1818, mais qui se trouvait déjà préparé par des causes intimes. A vrai dire les écrivains de la Jeune Allemagne étaient beaucoup plus qu'ils ne s'imaginaient les continuateurs de la première école romantique. Non seulement ils ont emprunté à celle-ci beaucoup de motifs et de formules artistiques, mais ils ont aussi repris certaines tendances morales qui s'y trouvaient déjà exprimées. Dans les premières dissertations esthétiques de Frédéric Schlegel, dans sa *Lucinde* et dans les « Lettres confidentielles » qu'écrivit au sujet de ce roman le théologien Schleiermacher, on découvrirait en germe les doctrines « émancipatrices » de la nouvelle génération. « C'est une erreur – écrivait Mundt – d'identifier le romantisme, pris dans sa source, avec le principe catholique et réactionnaire et si, à une phase postérieure de leur développement certains écrivains sortis de cette école se sont rapprochés de ce dernier principe, ce n'est point le seul fait d'être romantiques qui a déterminé chez eux cette tendance » [1846]. Dans le romantisme l'auteur voit une renaissance de l'âme et de la poésie populaires et aussi un mouvement d'émancipation morale. Il insiste longuement à ce sujet sur la *Lucinde* de Schlegel et sur les *Lettres confidentielles* de Schleiermacher. Les romantiques ont été, dit-il, « les apôtres poétiques des droits de l'homme et de la morale hédoniste. (*Die poetischen Apostel der Menschenrechte und des Lebensgenusses*). – Il eût été intéressant d'appliquer cette définition à l'œuvre et à la personne de Novalis. Malheureusement Mundt n'en fait rien ; il se borne à reprendre les traditionnels clichés, et assaisonne ces lieux communs de considérations métaphysiques aussi prétentieuses qu'incohérentes. Il nous est dit que Novalis était « pur centre, sans périphérie », qu'il s'est « sursaturé dans son centre intérieur » ; qu'il lui manquait l'énergie de « sortir vers la périphérie » et qu'« il n'a pu trouver une issue hors de lui-même que par la mort ». D'autre part l'auteur croit découvrir la clé de toute sa philosophie dans cet axiome fondamental : « moi = non-moi » d'où se déduisent à la fois son panthéisme et ses aspirations catholiques. Il est impossible de tirer aucune notion claire de ces fumeuses élucubrations.

Cependant un autre groupe de jeunes auteurs dans le camp libéral avait engagé une vive polémique contre le romantisme : c'était le groupe des théoriciens radicaux, des néo-hégéliens

d'extrême gauche. L'organe du parti ce furent d'abord les « *Hallische Jahrbücher* » fondés en 1838 par Arnold Ruge et Echtermayer. A partir du 12 octobre 1839 parurent dans cette Revue une série d'articles intitulés « *Der Protestantismus and die Romantik. Ein Manifest* », auxquels avaient collaboré les deux auteurs et qui furent réimprimés plus tard dans les Œuvres complètes de Ruge [1848]. L'intention polémique, annoncée dans le titre même, se formulait nettement dès les premières lignes : « Le catholicisme à qui nous avons affaire est un tout autre catholicisme que celui d'antan ; le masque dont il se couvre, les armes dont il fait usage, toute sa tactique dans l'offensive et la défensive, montrent nettement qu'il ne s'agit pas de l'ancien catholicisme, du catholicisme pur et simple, qui renaîtrait aujourd'hui avec des forces nouvelles, mais qu'au contraire en cette masse confuse s'agitent des principes et des motifs tout-à-fait modernes qui, éclos au sein même du protestantisme, n'ont pas eu la force nécessaire pour se développer et pour mûrir en suivant le progrès naturel de cet idéal de culture et qui se sont ralliés extérieurement à l'adversaire, afin de nous accabler sous sa masse. » (*Hallische Jahrbücher. Article du 14 octobre 1839*).

[à suivre]

Publication

- Olivier Schefer, *Novalis*, Éditions du Félin, 2011.

Le présent ouvrage d'Olivier Schefer, dont nous avons annoncé la parution en son temps (février 2011), est « ni plus ni moins une biographie intellectuelle, articulant l'œuvre et la vie du jeune Hardenberg ». Son auteur confesse d'ailleurs qu'il n'est guère « amateur de biographie » et surtout prévient que son intention n'est pas de « romancer la vie, déjà passablement romanesque de Novalis ». Ceci étant posé, on dispose désormais avec cet ouvrage d'une approche biographique inédite qui manquait à la réception de Novalis en France – et qui témoigne, une nouvelle fois, de l'intérêt ininterrompu dans les cercles littéraires de notre pays, depuis 1830, pour la figure du poète romantique allemand. Certes, il s'agit d'une biographie d'un genre particulier où la formation philosophique de Novalis constitue l'essentiel du propos, avec ici et là quelques éléments biographiques, tirés de correspondances, le plus souvent inédites en français. (On y retrouve toutes les qualités du traducteur du *Brouillon général*, 2002, de *Semences*, 2004 et surtout d'*Art et utopie*⁸). Mais, pour le lecteur français de Novalis, à condition qu'il soit philosophe de formation, l'ouvrage se révèle passionnant et même exhaustif, à une nuance près. C'est, en effet, que la dimension théosophique de l'œuvre de Novalis est ignorée systématiquement. Quelle est la part de la théosophie dans la formation du

⁸ *Art et utopie, Les derniers fragments (1799-1800)*, Éditions Rue d'Ulm, 2005.

poète romantique – la part qui revient en particulier à Jacob Böhme et au comte Zinzendorf? La question est sans doute impossible à résoudre – Maurice Besset, parlait, en son temps, non pas d’influences, comme Olivier Schefer, avec juste raison pour ce qui est de la formation philosophique de Novalis, évoque Fichte et Schelling, mais d’un « phénomène de confluence ». Il n’en reste pas moins que l’influence de l’œuvre de Jacob Böhme est d’autant plus certaine que Novalis la mentionne (hiver 1799-1800). Dommage qu’elle soit ici passée sous silence.

Par ailleurs, nombre de lecteurs qui privilégient la dimension poétique de l’œuvre de Novalis, qui s’en inspirent dans leur propre recherche spirituelle, qui, en d’autres termes, en attendent un enseignement de vie intérieure, risqueront d’être déçus. Tel n’est pas le propos de l’auteur. Et de ce point de vue il manque encore en France une biographie spirituelle de Novalis qui s’attache moins à sa formation intellectuelle et scientifique, aux événements de sa vie, qu’à sa vocation, vocation aussi exceptionnelle qu’elle continue d’entretenir les espérances des jeunes générations, plus de deux cent ans après sa mort.

Quoi qu’il en soit de ces limites qu’on ne saurait reprocher à son auteur puisqu’elles procèdent de ses choix initiaux, avec ses aperçus philosophiques et ses nombreuses « percées » – comme celles de l’extrait publié ci-dessous – la « biographie » d’Olivier Schefer constitue une bien remarquable approche de l’œuvre de Novalis.

Ce n’est naturellement pas le fait du hasard si le premier ensemble de textes publiés par son auteur paraît sous le titre *Blüthenstaub*. Que désigne ce titre énigmatique (peut-être donné par Schlegel aux fragments de Novalis) ? Novalis a en quelque sorte encadré son texte par cette problématique de la fécondation et de la pollinisation de l’esprit. La pensée du pollen relève d’une catégorie méditative, celle de pensées à poursuivre et à prolonger, qu’il appelle *Weitergedanken* : les pollens ont pour destination de féconder d’autres esprits. Les fragments sont en ce sens moins des aphorismes parfaits et clos sur eux-mêmes que des agents de fécondation librement et généreusement répandus sur la page. Novalis note dans son incipit, en faisant au passage allusion à la métaphore biblique du semeur (Matthieu, 13, 4-23): « Amis le sol est pauvre ; il nous faut richement semer pour n’obtenir que de maigres récoltes. » Et le dernier fragment, qui, tel le fragment hérisson de Friedrich Schlegel⁹, possède une valeur autoréflexive, établit une corrélation entre l’état provisoire et chaotique de ses notes et l’écriture fragmentaire : « L’art d’écrire des fragments n’est pas encore inventé. Mais il est sur le point de l’être. Des fragments de ce genre sont des semences littéraires (*litterarische Sämereyen*). Il

⁹ [« Un fragment doit être comme une petite œuvre d’art, totalement isolé du monde environnant, et achevé en soi-même comme un hérisson. » Cf. *infra*, note 10.]

peut bien s'y trouver de nombreuses graines sèches : qu'importe, pourvu qu'une seule voie le jour » (II, 463 : 114). Novalis semble donc déjà nous avertir : publier des fragments, c'est adopter un mode de pensée libre, souple, dynamique, mais aussi risquer quelque chose de l'esprit. Car il y a dans toute pensée qui s'aventure une part d'échec, d'incertitude et de déception. Faute de quoi l'on pense dans un cadre entièrement défini par avance, ce qui est plus rassurant mais nécessairement plus limité et contraignant. Le tout premier fragment ne dit-il pas, dans des termes empruntés au vocabulaire kantien, et ici schellingien de l'inconditionnalité (*Unbedingtheit*), la frustration ressentie en présence des limites, des barrières et des obstacles dressés de toute part ? « Nous cherchons partout l'inconditionné et nous ne trouvons que des choses » (II, 413 : 1).

En somme, Novalis place sa première publication importante sous le patronage d'une double métaphore naturelle, qu'il emprunte au règne végétal et à la botanique. *Grains de pollen* énonce le titre, *semences*, répondent l'incipit et le dernier fragment du recueil. Si les fragments sont à la fois des semences et des grains de pollens, cela veut bien dire que leur écriture, comme leur réception, accorde une place certaine à l'aléatoire ; hasard du vent et des insectes qui pollinisent en permettant la fécondation des fleurs. Cette double image pose avec une remarquable concision les termes dans lesquels un jeune homme entend penser et créer. Elle inaugure aussi un nouveau mode d'écriture et de rapport au texte. Celui qui s'appelle dorénavant *Novalis* nous prévient, dans ce que nous lirons tout ne sera pas d'égale qualité. Il y aura beaucoup d'essais, de tentatives avortées, d'hypothèses, parfois des coups pour rien, car à risquer la pensée, on peut aussi se perdre et l'égarer. On devine aussi qu'un tel mode de pensée aventureuse et profuse bannit tout autant la rigidité du système, mais pas la systématisation (je reviendrai sur cette nuance), que le cloisonnement disciplinaire, en l'occurrence l'opposition traditionnelle entre les arts mécaniques et les arts libéraux noblement intellectuels, comme la hiérarchie des genres. Les barrières seront allègrement franchies (il est vrai que le vent et les insectes s'en soucient peu), et sans doute n'ont-elles pas d'autre raison d'être. « PHIL[OSOPHIE]. Toutes les limites n'existent que pour être dépassées – et *ainsi de suite* » (III. 269 : 151). Le propos du jeune Novalis n'est pas de ciseler des bijoux, instants parfaits et immobiles, mais de déployer une matière riche et généreuse (des fragments, car le pluriel est la condition de la vie). Plus abondantes les semences, plus fécondes les semilles. Aux lecteurs futurs que nous sommes et que nous serons de faire la récolte et de semer à notre tour vers et en d'autres horizons.

Ce qui paraît au fond remarquable dans cette double métaphore est qu'elle articule deux modes complémentaires, quoique contradictoires, de fécondation. Novalis s'inscrit ici dans une perspective typiquement germanique selon laquelle l'esprit se reconnaît dans la terre et noue son destin à une évolution inhumaine. Les semences jetées dans les sillons sont symboliquement et réellement confiées à un sol nourricier, à une origine, peut-être une patrie. Écrire par semences, c'est donc se vouer à la lente maturation du grain. On retrouve cette représentation du devenir physique de l'esprit aussi bien chez Herder (*Une autre philosophie de l'histoire*), Hegel (*La Phénoménologie de l'esprit*), que chez Heidegger (*L'Origine de l'œuvre d'art*). Sans doute l'inflexion donnée par Novalis au hasard et au geste large du semeur brouille-t-elle ce que cette métaphore pourrait contenir de nationaliste. Et l'on se reportera sur ce point précis au fragment n° 13 de ces *Grains de pollen* où Novalis affirme le caractère en quelque sorte transnational de la terre : « La nature est l'ennemie des propriétés perpétuelles [...]. La terre appartient à toutes les races ; chacune a un droit sur l'ensemble » (II, 417 : 13). Chez Heidegger bien au contraire, la pensée est sans ambiguïté aimantée par le fond natal et obscur de la terre auquel elle se ressource et dont elle dépend simultanément ; pas de monde humain ni de sens, en somme, sans l'appel de fond inhumain du terrestre. Aussi, le titre de son recueil, grains de pollens, vient-il simultanément *compléter*, en usant d'une image naturelle, et contredire l'idée d'une éclosion par enfouissement dans le sol. Les pollens sont confiés au vent et aux insectes qui passent. Ils relèvent davantage d'une pensée nomade que sédentaire. Ils vont dans les airs, et plus haut, là où sont les oiseaux migrateurs.



10

¹⁰ Illustration d'Alain Derembourg pour Novalis, « Fragments sur la poésie » (traduits par Antoine Berman), *La Délirante*, n° 1, juillet-septembre 1967.

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

Volume 1

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

Volume 2

- Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

Volume 3

- Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

Volume 4

- Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

Volume 5

- « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

Volume 6

- [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

Volume 7

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

Volume 8

- Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

Volume 9

- [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

Volume 10

- Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

Volume 11

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

Volume 12

- Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

Volume 13

- Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

Volume 14

- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

Volume 15

- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

Volume 16

- Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

Volume 17

- Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

Volume 18

- Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

Volume 19

- Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

Volume 20

- Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

Volume 21

- Maurice Pujol, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

Volume 22

- Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

Volume 23

- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

Volume 24

- Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

Volume 25

- Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

Volume 26

- Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.



SOMMAIRE

Document biographique

- *Notice* de Tieck, traduite en français par Xavier Marmier (suite), *Nouvelle Revue germanique*, 1831.

Documents littéraires et témoignages

- Henri Albert, traduction de « Jacinthe et Feuille-de-rose », *L'Idée libre*, 1898.
- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis » (suite), *Revue germanique*, janvier-février 1910.
- Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903.

Publication

- Olivier Schefer, *Novalis*, éditions du Félin, 2011.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2013